

Lars von Trier vraiment en odeur de sainteté : Dogville de Lars von Trier

Autor(en): **Creutz, Norbert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2003)**

Heft 18

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931132>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lars von Trier plus vraiment en odeur de sainteté

DOGVILLE®

de Lars von Trier



Avec une sortie internationale aussitôt après sa projection au Festival de Cannes, «Dogville» serait-il le «Matrix» du cinéma d'auteur européen? Qu'on y voie le chef-d'œuvre de Lars von Trier ou un nouveau coup d'esbroufe du trublion danois, impossible d'ignorer qu'il s'agit là de l'événement cinématographique du moment. Attaqué à boulets rouges par une certaine presse américaine, le film déchire jusqu'à notre rédaction. C'est dire.

Par Norbert Creutz

A l'heure qu'il est, tout a déjà été dit, écrit et lu sur «Dogville», à l'affiche depuis le 21 mai. Mais l'a-t-on vraiment assimilé? Trois heures de projection et un projet passionnant – la réconciliation du théâtre, de la littérature et du cinéma – lancés comme un pavé dans la mare cannoise ne sont certes pas de nature à assurer une digestion paisible. Ce qu'il convient de saluer sans la moindre réserve, c'est la capacité de Lars von Trier à remettre l'église au milieu du village, en venant chaque fois avec de nouveaux enjeux formels, qui plus est, toujours indissociables d'un vrai propos. Or, c'est justement là que le bât blesse.

Depuis son fameux Dogme 95¹, le bonhomme traîne une réputation de mauvais plaisantin (alors qu'il est le plus souvent très sérieux), de donneur de leçons (alors qu'il n'aimerait rien tant que passer pour un moraliste), de faux humble (alors qu'il joue depuis toujours de son arrogance). Entre mille autres choses, «Dogville» est sa réponse à ses détracteurs. Et

c'est dans cette dimension réflexive – qui nous concerne tous, arrogants que nous sommes – que son film s'avère franchement étonnant.

Loïn du Dogme

En effet, on n'a encore rien dit une fois qu'on a décrit le dispositif audacieux de «Dogville»: un narrateur omniscient, une quinzaine d'acteurs sur un plateau, de simples traits au sol pour délimiter rues et maisons et quelques objets (meubles, buisson, rocher en carton-pâte) pour figurer le décor. Un résumé de l'action n'en révèle guère plus sur les ambitions secrètes du film: l'apparition à Dogville, village isolé des Montagnes Rocheuses dans l'Amérique des années 30, de Grace, belle fugitive recherchée par des gangsters et par la police, et la transformation qui s'ensuit des braves Dogvillais en Dogvillains – sans oublier un incroyable retournement final...

Tout le génie de Lars von Trier apparaît dans le glissement insensible qui s'opère du spécifique (la petite communauté, le pastiche littéraire, le contexte historique) à l'universel. Au final, n'importe qui devrait avoir deviné un conte philosophique sur la nature humaine à la conclusion radicalement pessimiste: la division du film en chapitres est là pour ça. Plus focalisés sur l'actualité, certains y verront surtout une vaste métaphore, plutôt vacharde, des États-Unis et de leur rapport à l'étranger: un montage

photo et une chanson de Bowie sur le générique cautionnent cette idée. Quant aux fidèles de Lars von Trier, ils liront entre les lignes une remise en cause de son idéalisme/puritanisme qui risque toujours de conduire son cinéma vers trop de maîtrise, suggérée par le basculement calculé d'une identification entre le villageois Tom, Grace et le narrateur.

Plus focalisés sur l'actualité, certains y verront une vaste métaphore, plutôt vacharde, des États-Unis et de leur rapport à l'étranger

Que ces trois niveaux de lecture puissent coexister sans se parasiter ni même étouffer la force du récit au premier degré témoigne déjà éloquentement de la réussite de ce film, plus riche que «Breaking the Waves» ou «Dancer in the Dark».





Dogville, petit village américain « mis en scène » par Lars von Trier

L'homme est-il bon ?

Difficile, dans ce que l'auteur a lui-même dénommé « cinéma fusionnel », d'attribuer à chaque art un apport spécifique (par exemple la distanciation au théâtre, la poésie à la littérature et la vie au cinéma). Ici, tout se complète à merveille. Le dispositif scénique épure le récit tout en parvenant à se faire oublier, la narration très écrite confère à la fois une densité supplémentaire et une ironie cinglante, tandis que la caméra accomplit des prodiges pour capter la beauté de l'instant sans sacrifier la science du point de vue. Côté théâtre, on pense à une rencontre entre Bertolt Brecht et Thornton Wilder; côté littérature, à un pastiche réussi de Mark Twain ou de William Saroyan (encore que le cinéaste affirme s'être ins-

piré de *Winnie l'ourson*); côté cinéma, à une fusion improbable entre Carl Theodor Dreyer et Robert Altman!

Dans le contexte de l'œuvre de Lars von Trier, « Dogville » révèle un cinéaste toujours fasciné par la bonté, mais qui en

« Dogville » révèle un cinéaste toujours fasciné par la bonté, mais qui en reconnaîtrait cette fois les limites

reconnaîtrait cette fois les limites. Là où les films précédents flirtaient avec l'idée de sainteté, celui-ci cède en effet à un penchant nettement plus misanthrope, invoquant pour finir la figure de l'ange exterminateur. Placé au début, le dernier plan aurait pu avoir valeur d'avertissement (du style: « Attention, film méchant»). Heureusement, au contraire de trop de films cyniques actuels, « Dogville » ne bétonne rien d'avance, donne champ libre à l'imagination du spectateur et laisse sa fable le travailler en profondeur, sur la durée. Dès lors, on peut l'affirmer sans crainte: le temps ouvrera pour lui. **f**

1. Collectif de réalisateurs fondé à Copenhague en 1995. Les dix règles de leur «Vœu de chasteté» prônent notamment la caméra tenue à l'épaule, le son direct et bannisent l'éclairage artificiel, les effets spéciaux et les films de genre.

Réalisation, scénario Lars von Trier. **Image** Anthony Dod Mantle. **Son** Kristian Eidnes Andersen. **Montage** Molly Marlene Stensgård. **Décor** Peter Grant. **Costumes** Manon Rasmussen. **Interprétation** Nicole Kidman, Paul Bettany, Stellan Skarsgård, Chloë Sevigny, James Caan... **Production** Zentropa Entertainments; Lars Jönsson, Vibeke Windeløv. **Distribution** Monopole Pathé (2003, Danemark / Suède). **Site** www.dogville.dk. **Durée** 2 h 57. **En salles** 21 mai.